

La crise... dit-on
Possibles, vol. 6, no 3-4, 1982.

Réjean Beaudoin

Volume 25, numéro 2 (146), avril 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30478ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1983). Compte rendu de [La crise... dit-on / *Possibles*, vol. 6, no 3-4, 1982.] *Liberté*, 25(2), 93-97.

RÉJEAN BEAUDOIN

LA CRISE... DIT-ON

Possibles, vol. 6, no 3-4, 1982.

La crise. Il fallait y penser. L'appeler par son nom. Une curieuse impression se dégage de la lecture de ce numéro de la gauchisante revue *Possibles* (l'autogestion... dit-on): c'est celle d'une fissure, bref d'une crise. Entre l'éditorial du secrétaire à la rédaction qui signe au nom du comité (est-ce bien un collectif?) et la douzaine de textes qui scrutent et palpent ensuite avec une inspiration inégale le corps sans âme (l'énigme muette) de la crise, il se trouve y avoir comme un hiatus. Le discours de Robert Laplante en éditorial n'est pas une présentation du dossier, qui du reste n'en est pas un (en tout cas, il ne porte pas sur la crise, si dossier il devait y avoir), mais bien un discours qui vient coiffer l'hétérogénéité des collaborations rassemblées. La prose éditoriale fonctionne comme un manifeste que la crise arrive mal à remettre à jour. Elle fonctionne encore comme un cavalier désarçonné que le nationalisme énérvé n'arrive pas à remettre en selle. Le précédent numéro de *Possibles* était consacré à l'Abitibi. L'actualité de la crise au Québec devient donc lisible dans une perspective dont il faut savoir gré à cette audacieuse équipe de gauchistes: qui se doutait, par exemple, que nos prêtres-colonisateurs transportaient, à leur insu, un «modèle social alternatif» dans les terres du Nord? C'est important en diable d'apprendre des choses comme cela: «Ils (les colons) ont occupé le sol

mais ils ont perdu la bataille de la colonisation comme modèle social alternatif. Cette défaite ne fait que donner plus de sens à leur combat, plus de crédibilité aux choix qu'il impliquait et plus de pertinence au diagnostic qu'ils avaient posé sur la condition de notre peuple». Mais on lit des choses encore bien plus intéressantes dans ce passionnant numéro: «Il faut d'abord reconnaître que nous sommes tous responsables de la situation présente de notre peuple». Les mea culpa sont, depuis saint Augustin, les points-pivots du retournement dialectique. Sachons nous accuser (mais des bonnes fautes) pour trouver notre voie entre vivre et mourir.

Ce n'est pas là ce que je voulais relever toutefois. Croie qui voudra à la beauté du salut national. Je n'ai pas d'autre croyance à opposer à la placidité de celle-là. Je trouve seulement qu'elle n'est pas neuve et qu'elle supporterait, pour dire le moins, quelques rafraîchissements. A cet égard, je dois admettre que les collaborateurs ne se privent de rien en effet côté rafraîchissements... Chacun y met vraiment du zèle devant la difficulté de trouver le chemin de la sortie. L'autogestion dont on parle n'est pas à la polonaise, loin de là. Je veux revenir pourtant à mon éditorial. C'est le nerf de la guerre, le drapeau de la croisade. Savez-vous en quoi consiste le vrai problème critique au Québec? C'est le contre-coup direct de la décadence de l'Empire. Ni plus ni moins. (Robert Laplante a dû lire Henri Bourassa. C'est tout à son honneur.) Inutile par conséquent de chercher des solutions dans le sillage historique des nouvelles donnes du genre constitutionnel. Cette fois, c'est la dernière. L'heure, mes frères, a sonné. Nous sommes devant le choix, le vrai, dos au mur et plus moyen de moyenner. Que nous reste-t-il, pauvres de nous? L'éditorialiste s'écrie (l'accent du Cid en sus): le courage de nos pères! (C'est sublime au coton.) L'État nous a trompés, le capital nous pressure et le monde nous conspue. Qu'à cela ne tienne, haut les cœurs et sachons relever nos manches (pour mieux nous prendre en mains), car

nous en avons vu d'autres. La solution? Vous attendiez sans doute le discoureur à ce détour. Vous aviez cru le tenir par la gance. Vous comptiez sans la science (oui, c'en est une) de l'éditorial. La solution, dites-vous? Elle réside dans un «effort communautaire de prise en main». Le péquisme nous a fourvoyés dans la fausse assurance d'un pouvoir inféodé à nos maîtres, il s'est fait le gérant de la dépendance... et vous lirez la suite dans *Le Devoir*. Pour l'heure donc, plus de quartiers et place aux grandes suggestions alternatives...

Ce qui m'intéresse dans ce discours (d'une coulée qui n'a d'égal, il faut l'admettre, que la verve électorale) c'est, outre son ton divertissant, la visée globalisante qui l'inspire de part en part. On comprend à quel prix s'obtient ici un point de vue cohérent (!) sur la crise: la reconduction intégrale de ce bon vieux nationalisme. La croissance, la ville et la structure industrielle, voilà les maux. Qu'ils soient anathèmes. Relisons *L'Action nationale*. Seul élément nouveau dans le paysage discursif: l'Etat (le nôtre, celui qui gîte à Québec) compte désormais au nombre des oppresseurs. C'est bien triste. Mais nous avons tous placé en lui des espoirs démesurés. Alors battons notre coulpe et formons des comités. A l'échelle humaine, à l'image et à la ressemblance des régions...

Si l'on passe de l'éditorial aux autres textes de la livraison, on est tout abasourdi du pas de la marche (qui est un peu haute: *Watch your step*). Donc un hiatus, commençai-je par écrire. Ce qui frappe, c'est l'écart de ton. Du délégué de congrès général aux procès-verbaux des sous-comités. Fâcheuse inégalité des hiérarchies! Ici tout est informel, résiduel, ponctuel et pour tout dire... local. Quel contraste! Ah! j'oubliais Paul Chamberland, c'est vrai, qui fait grimper d'un cran la belle globalité du discours laplantin. On ne croyait pas cela possible. «Nous sommes avilis...» écrit-il. Je ne vous dis que ça. Mais au delà de Chamberland, le pire ennemi de Washington entre le pôle nord et La Havane, pas un mot plus

haut que l'autre pour ainsi dire, c'est l'ultime avancée du discours. On retombe après (de haut) dans les assemblées de cuisine. Qu'on me comprenne bien: je ne dis pas que c'est inintéressant, mais quand on vous a tant promis, on a le droit d'être déçu, n'est-ce pas?

Il y a quelque chose que je ne suis pas arrivé à comprendre, c'est ce que peuvent faire là les pages admirables de Jacques Brault et de Lise Gauvin. Ce sont, sans hésitation, les seules lisibles, à part évidemment l'éditorial, mais je ne pense pas que ce rapprochement leur ajoute un iota. Je cherche donc ce qu'elles font là. J'ai bien ma petite explication, mais c'est un peu retors. Je ne sais si je vais l'écrire. La crise, dans la logique que nous savons lire grâce au plus alternatif de nos périodiques culturels, la crise a besoin, pour être crédible, d'écrivains. Je veux parler d'écrivains véritables, d'écrivains qui écrivent (entre les comités). C'est le seul moyen qui existe de faire passer la harangue des discours. De plus, la littérature québécoise est depuis son existence l'otage des discours. Donc... Mais l'explication ne me satisfait qu'à moitié, parce que les auteurs que j'ai nommés sont au plus haut point conscients de l'engrenage. Je cherche derechef. Y aurait-il donc une véritable crise? une authentique stase critique?

Les tenants du patrimoine, d'une part, n'en finissent plus de rapailler tout ce qui peut avoir quelque valeur historique, ethnologique ou architecturale. Les adeptes du modernisme, d'autre part, parlant plus haut et plus fort, invectivent à qui mieux mieux ceux dont la vision passe nécessairement par ce qu'ils appellent les œillères des lucarnes folkloriques. Au risque de me tromper, je te dirais que l'un et l'autre de ces excès procède d'un même sentiment de culpabilité tenace vis-à-vis soi-même qui n'est pas sans rappeler le réflexe du colonisé. (Lise Gauvin, «Lettre d'une Persane»)

Au milieu de tout cela, une ambiguïté me sidère parmi tant d'autres: la crise appelle naturellement la prolifération des discours sur le changement. Cela va

de soi. L'hiatus dont j'ai parlé entre l'éditorial et les autres textes manifeste ce retournement du sens (en insensé): la perspective qui veut ouvrir la pensée et l'action sur l'horizon du possible en est une de solidarisation symbolique avec les ancêtres. Il n'y a pas de mal à cela. Il n'est pas dit que la révolte œdipéenne soit une inspiration favorable à l'alternative. La question n'est pas là. Je n'accuse personne de ses liens, fussent-ils symboliques. Mais il y a de l'aveuglement, me semble-t-il, à donner de la sorte du rétrospectif pour du prospectif. On trompe le client sur la marchandise. Le seul décapant du mensonge reste ici la poésie:

*Amarrant sur la rive d'un néant
je ne vois que pluie solitaire et reflet
des eaux ensablées mon amertume
glisse dans un espace supplicié on dirait
qu'ici s'annulent dehors et dedans*

(Jacques Brault, «Sept leçons de solitude»)

Je n'y peux rien, mais cela m'atteint davantage que la mort de Tricofil. Selon Jacques Grandmaison, la faillite de cette usine autogérée est ce qui nous invite à choisir collectivement de naître. De même, dans un numéro précédent de la revue, Pierre Perrault titrait significativement sa méditation sur l'Abitibi: *Eloge de l'échec*. Que voilà des propositions mobilisatrices! Comment nommerons-nous cette figure qui tient tout ensemble de la litote et de la pléthore? Un signifiant catimini qui veut faire entendre un signifié triomphateur. Mais c'est le stéréotype du délire de compensation! Tout de même curieux ce point d'honneur que l'on met à ne point réussir. Evidemment le succès demanderait un nouveau mea culpa. La victoire est le péché capital. Mais après tant d'honnêtes confessions, on ne voit pas pourquoi ce défaut-là nous coûterait plus qu'un autre à accuser. Intéressant tout de même de savoir que les colons d'hier et les marginaux du jour sont des espèces de foules pénitentes qui souffrent pour les péchés du peuple, sous la houlette d'un Jean-Baptiste qui

s'appelle Labelle ou Laplante. *L'Utopie s'infiltré déjà*, nous assure quant à lui André Thibault et il ne parle pas de crier dans le désert, mais bien dans le quotidien, le très proche, l'immédiat, pour nous convaincre que le salut est commencé, que le courage alternatif répand partout ses bienfaits. Foi de sociologue, le système n'a qu'à bien se tenir, la grande fête bat son plein et tout le monde est en train de changer la vie. La transformation du monde devra suivre, c'est couru.

Le point crucial, pour sûr, c'est l'analyse des discours. Pas un titre qui ne dénonce aussitôt la couleur, la taille et le poids politique de son propos. «La distance n'a plus d'importance». L'idéologie est toute à tous. Qui veut conserver sa qualité et son existence comme sujet doit consentir à couler sa vie incertaine dans la circulation sociale des signes. Ne croyez pas pour autant que les mots n'engagent personne, que tel tient tel langage qui couvre une conduite avec lui peu cohérente. Vous vous trompez certainement, vous êtes dupe d'une illusion que vous rêvez de voir partager par les autres: votre propre discours a construit cette contradiction qu'il attribue ensuite à la paille voisine d'un œil altéré... Gare aux effets mimétiques de tous ces miroirs! L'enfer humain est dialogique, comme disent les linguistes. Bref le livre que vous achetez, l'exposition que vous visitez, la revue qui négocie avec vous sa liste d'abonnés et ses revenus réels avec les officines subventionnaires, tout cela qui s'imprime, se peint, se chante et s'administre sur papier, sur canevas, sur microsillon ou sur micropuce, êtes-vous bien sûrs d'y rencontrer je ne dis pas même la réalité, mais l'un quelconque de ses reflets? Tout se tient. C'est la chaîne des contraintes qui forment l'unité.

Trouvons qui parle dans le médium avant d'analyser «naïvement» son contenu. Soit. Mais le médium est parlé par plusieurs qui s'adressent à quelques-uns pour s'abstraire de tous. Le mal absolu, le dernier cercle, le pavillon des sans-lendemain, le

fond enfin, c'est l'imposition à chacun du discours de tous. Ce cas n'est pas l'exception, c'est la règle, ce qui fait que la règle a contre elle une belle unanimité de protestation d'où elle continue à tirer magiquement son consensus. Cela s'appelle la crise. En parler, c'est choisir une illusion parmi d'autres au marché culturel des discours. La crise ayant envahi tous les média qui vont répétant en chœur son cri, s'ensuit-il que la crise soit devenue elle-même un médium? le médium unique? celui qui concentre sous une forme dramatique l'impasse nommée communication? échange? économie? et autres fadaises à la mode? La négociation des interlocuteurs ou l'action des acteurs est parasitée par un tiers qui subvertit habilement les réparties ou les gestes. La crise est-elle fonctionnelle? Y a-t-il une intention derrière son sabotage? Les intervenants pour l'instant semblent interloqués, comme des interviewés devant un incident technique. La crise est-elle une panne du médium? ou plutôt fait-elle entendre la voix (insignifiante?) du médium? Le fait est que nous entendons mal le langage de la crise. Ce n'est pourtant pas faute de tendre l'oreille. Il n'est pire sourd...